

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

18 août 1914

Ce matin, vers dix heures, Frédéric Palmer, Blount et moi, nous sommes partis en auto pour tâcher de voir ce qui se passe en dehors de Bruxelles. Nous avons des laissez-passer, des passeports et toutes sortes de lettres de recommandation, mais les mesures déjà très strictes, et encore renforcées récemment, nous laissent peu d'espoir de sortir de la ville. Pourtant, quand nous y sommes rentrés, à huit heures du soir, les yeux pleins de poussière et morts de fatigue, nous avons parcouru une centaine de kilomètres, atteint le coeur même des événements et vu des choses qu'on ne nous aurait jamais autorisés à voir.

Dans l'avenue de Tervueren, un soldat nous hèle et demande à être mené jusqu'à Tervueren. Il grimpe dans l'auto et s'assoit à côté de moi. La forêt de Soignes est lugubre.

Nous étions à peine sortis de la ville, que les postes de garde nous arrêtaient déjà. Parfois, les postes étaient à un ou deux kilomètres de distance; parfois ils n'étaient qu'à cinquante mètres. Parfois ils étaient fournis par l'armée

régulière et parfois par la garde civique. Souvent aussi il n'y avait que des civils, trop jeunes ou trop vieux pour un service plus dur. Ils ne portaient pas d'uniforme, mais seulement un fusil, un képi et un brassard distinctif de leurs fonctions. Parfois aussi les hommes formaient un solide barrage en travers de la route ; ailleurs, ils étaient assis sur les accotements et ne se levaient qu'à notre approche. Chaque fois, nos laissez-passer étaient soigneusement examinés, même lorsque les hommes ne comprenaient pas un mot de français. Car, chose curieuse, nos papiers n'étaient rédigés qu'en une seule langue. Les hommes comprenaient du moins la photographie.

Au premier poste de Tervueren, la garde, sans s'occuper de nos papiers, voulait le mot d'ordre. Alors le soldat que nous pilotions se penche vers Blount, et lui souffle à l'oreille : « *Belgique* ». Grâce à ce mot, nous avons passé partout, jusque vers le milieu de la journée.

A partir de Tervueren, tout indiquait l'approche d'un champ de bataille. On voyait des camions automobiles chargés de munitions, des magasins de réserve échelonnés le long de la route, des officiers qui passaient à toute vitesse en auto, de petits détachements de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie marchant vers Louvain. Nous avons dépassé une compagnie de carabiniers cyclistes. Ceux-là font du bon travail et sont en merveilleux état. Dans ce coin-ci, tout le monde paraît tendu,

anxieux et agité. Plus près du front, les hommes sont plus calmes.

La plupart de ces détachements prenaient notre drapeau pour un fanion anglais et nous acclamaient gentiment. Mais parfois l'un ou l'autre, reconnaissant le drapeau américain, lui faisait une ovation toute spéciale et sympathique.

Le long de la route, les fermes sont abandonnées ou bien les fermiers se disposent à fuir au premier signal. Par endroits, la moisson était commencée, mais abandonnée ; ailleurs, les blés étaient mûrs et attendaient d'improbables moissonneurs. Ce fut le spectacle le plus poignant de la journée que celui de ces paysans fuyant comme des bêtes traquées, abandonnant leurs maisons vides et leurs récoltes, qui pourriront sur pied. Ceux qui sont responsables de ces malheurs n'en paieront jamais la faute assez

Le Roi, qui commande en chef les armées alliées en Belgique et révèle de grandes qualités militaires, a établi son quartier général à Louvain. La ville est occupée par la troupe ; elle barre les rues, arrête les autos, examine les papiers et vous indique les passages autorisés. Nous étions les seuls civils sur les routes aujourd'hui, à part ceux de la Croix-Bouge. La Grand'Place, par où nous aurions voulu passer, était occupée par des grenadiers. Nous nous sommes arrêtés au premier café ouvert.

Il y a un séminaire américain à Louvain. Nous

avons été en correspondance avec le recteur, Monseigneur de Becker, au sujet de ce qu'il y aurait lieu de faire pour la protection de son institut, et nous lui avons suggéré, de le transformer en hôpital de la Croix-Rouge et d'arborer le drapeau américain. Néanmoins le recteur n'était pas tranquille. Je fis de mon mieux pour le rassurer. Les Allemands ne faisaient pas la guerre aux séminaires ni aux prêtres et, s'ils arrivaient, mieux valait rester chez soi et attendre patiemment des temps meilleurs. Ses élèves étaient partis, quelques professeurs les avaient suivis, aussi la préoccupation du recteur allait-elle surtout à la bibliothèque et aux collections précieuses.

Du séminaire, nous avons pris la route de Tirlemont, pour tâcher d'atteindre cette petite ville et d'y voir un aspect de la bataille. Mais au moment d'y entrer, nous tombons sur une barricade de charrettes, de rouleaux compresseurs et de pavés, et l'on nous invite poliment mais catégoriquement à rebrousser chemin. Chacun voulait être aimable, et un homme à la physionomie ouverte, poussé en avant par ses compagnons, nous dit en anglais, pour être plus persuasif : « *Verreh bad. Verreh sorreh. Oui mus' mak our office, not ?* » (Très mauvais. Très triste. Nous devons faire notre devoir, n'est-ce pas ?) Force nous était de retourner à Louvain. On nous avait dit que personne ne pouvait dépasser la

barricade sans un ordre du commandant de place de Louvain. Nous décidons d'essayer tout au moins d'obtenir cet ordre et nous voici à la recherche du bureau de ce commandant. Un sergent au regard farouche était assis à une table devant la porte pour recevoir les demandes de visas et de laissez-passer. Chacun implorait un visa sous un prétexte ou sous un autre, mais la plupart étaient rabroués. Il fallait jouer le grand jeu. Je prends nos trois cartes, marche droit vers la table et, comme s'il ne pouvait y avoir aucun doute que les visas devaient nous être donnés, je pose les laissez-passer sous les yeux du sergent et lui dis d'une voix ferme : « *Trois visas pour Tirlemont, s'il vous plaît* ». Mon homme me regarde avec une certaine surprise, mais vise mes papiers sans mot dire et me les rend. Et nous retournons vers la barricade. La garde s'étonne de nos visas, mais nous continuons la route en louvoyant entre les wagons de munitions, les caissons d'artillerie, les détachements d'infanterie, de cavalerie, de cyclistes, tous enveloppés d'un épais nuage de poussière. Partout il y a de petits détachements de troupes. Des mitrailleuses sont dissimulées sous des branchages, le long de la route et dans les boqueteaux. Le mouvement est fiévreux et rapide, mais sans confusion ni désordre. C'est un spectacle inoubliable. Nous sommes fréquemment acclamés en tant qu'Américains ou par erreur en tant qu'Anglais. Chaque fois qu'on nous arrêta à

une barricade pour l'examen de nos papiers, les soldats faisaient le cercle autour de l'auto et s'enquéraient de ce qui se passait sur d'autres points du front. Malheureusement nous n'avions que deux ou trois journaux laissés par mégarde dans le fond de la voiture. Que d'heureux nous aurions fait si seulement nous y avions pensé avant de quitter Bruxelles.

Plus nous approchions de Tirlemont et plus les barricades devenaient nombreuses. A trois kilomètres de la ville, ce fut un arrêt définitif. On se battait au delà, entre la ville et nous. Que l'on soit civil ou militaire, l'ordre est formel, plus personne ne passe. Nous ne pouvions pas nous plaindre et nous retournons vers Louvain, enchantés d'avoir pu arriver aussi loin.

Dans le petit café de tout à l'heure, nous nous asseyons à une table de la terrasse pour manger nos sandwiches et commander trois verres de bière. A peine assis, les conversations de nos voisins s'arrêtent. Un vieux buveur, assis à trois tables de la nôtre, fait un signe au propriétaire et une conversation s'engage entre eux à voix basse. Alors M. le Proprio passe négligemment près de nous avec l'indifférence exagérée d'un détective de théâtre. Il s'arrête, très intéressé en apparence par tout et rien. Puis il retourne à son client, lui murmure quelque chose et le bruit des conversations reprend comme si rien n'était. Un peu après, le propriétaire revient vers nous, nous

souhaite la bienvenue dans la ville, pose toute une série de questions sur notre identité, et finalement nous confie qu'on nous a pris pour des Allemands, mais qu'il avait écouté attentivement notre conversation et découvert que nous n'étions rien de pareil. « *J'ai très bonne oreille pour les langues* » – nous dit-il. Grande fut notre surprise d'apprendre que nous avons été mis en observation. Voyez-vous un espion allemand à deux cents mètres du Grand Quartier Général ! (Et le fait est qu'on en a pincé qui n'étaient pas plus loin.) Aujourd'hui tout citoyen se considère comme un policier ayant la mission spéciale de rechercher les espions. Et beaucoup d'innocents en pâtissent. Cet excellent homme savait heureusement reconnaître l'anglais de l'allemand.

Après le déjeuner, nous avons été au grand quartier général, pour nous mettre en règle pour le cas où il faudrait quelque autre visa. Précaution inutile, mais qui nous a valu un coup d'oeil intéressant. Un va-et-vient d'officiers en uniformes variés, et une grande place sillonnée par les autos de l'état-major. Le G.Q.G. est installé dans l'hôtel de ville, si admirablement sculpté. Au moment où nous y passions, un major général anglais en descendait l'escalier. Il représentait un de ces beaux types d'hommes de cinquante ans, maigre, alerte, à moustaches et à cheveux blancs, tel qu'on en voit dans les livres d'images.

Force nous est de renoncer à aller à Tirlemont;

du moins nous tâcherons d'arriver à Diest. Cependant, les gens bien renseignés nous affirment que nous n'irons pas au delà de quelques kilomètres, et que d'ailleurs des uhlands patrouillent dans la région. Il y a risque de recevoir des coups de feu ou même d'être fait prisonniers. La force de ce dernier argument nous décide à tenter l'aventure, persuadés qu'au pis-aller nous aurions à faire demi-tour.

Sur la route, le mouvement devenait intense. Il y avait toutes les espèces de véhicules, de luxueuses limousines chargées de boîtes de munitions ou de sacs de vivres, des voitures portant de la viande crue et des piles de caisses de biscuits, même un grand nombre de voitures à chiens, que ces braves bêtes tiraient courageusement et en aboyant d'excitation. Elles avaient la même fièvre d'enthousiasme que les hommes et chacune tirait à plein collier. Nous avons même vu des hommes poussant des charrettes lourdement chargées auxquelles des chiens étaient attelés à l'avant.

A partir de Louvain, la plupart des barricades sont minées. En passant auprès on distingue nettement la mine. Les piles des batteries sont sous la barricade, mais les fils s'étendent vers quelque bois ou quelque champ voisin. Tout le long des lignes on a fait des terrassements dans les champs ; ces retranchements, excellents et bien dissimulés, gêneront considérablement

l'avance de l'adversaire. Les parapets sont recouverts de foin et les hommes en ont aussi attaché à leurs coiffures pour se confondre avec le sol. Cette guerre démontrera l'importance du détail et de l'initiative.

Nous avons atteint Diest vers trois heures et demie, après qu'on eût voulu nous faire rebrousser chemin cinq ou six fois. Nous étions les seuls civils de la journée ; aussi, malgré nos papiers en règle et les excellents renseignements que nous donnions sur notre compte, les postes voulaient tous nous faire retourner. Cependant, à force de bons arguments, et à cause de notre bonne mine peut-être, il nous fut possible d'arriver jusqu'à la ville même de Diest.

C'est une vieille petite ville dont le nom revient souvent dans les guerres du moyen âge. Son église est belle et grande, son hôtel de ville a bon air et ses rues sont propres comme dans les villes de Hollande ; de loin en loin, quelques canaux. La ville est entourée de hauts terrassements qui étaient des fortifications au temps où elle faisait partie de la ligne de forts élevés par les Alliés après Waterloo contre le danger d'une agression française. Ces forts étaient si nombreux qu'aux premiers jours de son indépendance la Belgique manquait d'hommes pour les garnir. Beaucoup furent déclassés pour laisser reposer toute la charge de la défense sur Anvers, Liège et Namur. Brialmont, qui a construit la ceinture des forts de

Liège, voulait une fortification moderne à Diest,



mais il ne put faire partager ses vues à ceux qui détenaient les cordons de la bourse publique.

Il y a trois jours que les Allemands ont attaqué Diest. Ils voulaient prendre ces anciennes fortifications pour avoir la maîtrise de la route et se servir de cette place comme d'une base d'opérations futures. Ils n'y ont pas livré de grande bataille, mais plutôt opéré une reconnaissance en force de cinq ou six régiments de cavalerie. Cette région est la seule de toute la ligne de combats où la cavalerie puisse être engagée, et les Allemands ne se font pas faute de l'employer pour tâcher de localiser le gros des forces adverses. Cela leur a déjà coûté cher et je doute qu'ils aient réussi plus que partiellement.

Les magasins étaient fermés ; les habitants, assis sur le pas de leur porte, attendaient les événements. On nous a acclamés tout le long du chemin. La grand'-place était encombrée d'autos et de camions ; elle devait servir de dépôt de

munitions. Pendant qu'on nous donnait à boire, la foule entourait la voiture pour voir des Angliches. Ces gens étaient prêts à tout, et en particulier à l'arrivée des Prussiens. Autrefois, l'annonce des uhlands aurait répandu la terreur. Aujourd'hui ils n'inspirent que rage et lutte à outrance.

Tout à coup, quelques coups de feu sont tirés vers le Nord. Les habitants se précipitent pour voir ce que c'est. Nous sautons dans l'auto et nous avançons tant bien que mal jusqu'aux remparts, au milieu d'une foule dense dans des rues étroites et tortueuses. Mais nous arrivons trop tard. Quelques uhlands s'étaient égarés jusqu'aux abords de la ville et avaient été surpris par des soldats embusqués dans une tranchée. Personne n'était tué, mais deux uhlands blessés étaient ramenés en auto dans la ville, et immédiatement dirigés vers le poste de la Croix-Rouge le plus voisin.

Maudissant, notre guigne, nous continuons sur Haelen dans l'espoir d'y voir un champ de bataille. La cavalerie prussienne y a attaqué le même jour qu'à Diest et ses pertes ont été sérieuses. A l'une des barricades, nous voyons les hommes avec des lances, des képis et des havresacs prussiens. Ils étaient disposés à les vendre et Palmer n'était pas moins disposé à les acheter. Tandis qu'il examinait l'offre, deux cents hommes l'entouraient et lui prodiguaient leurs conseils. J'avais beau dire à Palmer de patienter, que nous trouverions nous-mêmes des trophées sur le champ de bataille,

cette idée le faisait rire. Lui, un vétéran des correspondants de guerre, savait comment cela se passait : le champ de bataille était toujours nettoyé quand on y arrivait. Il fallut s'incliner devant une compétence aussi supérieure et laisser payer une livre anglaise pour une lance prussienne. Quant à moi, j'étais décidé à n'acheter qu'au retour si je ne ramassais rien moi-même.

Le mouvement des troupes doit être dirigé vers Diest, car il y avait beaucoup moins de circulation sur cette route-ci. Nous arrivons rapidement à Haelen, et nous avons là une demi-heure de conversation très intéressante avec l'officier qui commande le village. Il nous fait voir l'effet des balles de fusils et de mitrailleuses sur les murs des maisons. Le village ne dut pas être agréable à habiter pendant le combat. Le commandant de la place, un major, semblait tout heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Sa rage contre les Allemands était extrême : il les accusait des pratiques les plus barbares et voulait que les Alliés les exterminassent tous. Il nous raconta que, quelques heures auparavant, deux uhlands apparus dans un champ, à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous nous trouvions, avaient tiré sur deux femmes au travail, puis avaient fui au galop. Partout on raconte des histoires de coups de fusil tirés sur de paisibles paysans. J'ai peine à y croire, mais ces histoires sont bien persistantes ! Peut-être y a-t-il eu des coups de feu tirés par des non-

combattants ; pourtant les autorités ont tout fait pour les éviter. Elles ont exigé la remise des armes et posé partout des affiches pour mettre en garde contre le danger des représailles.

Avant de nous quitter, l'officier m'offre une lance prussienne qu'il a ramassée sur le champ de bataille près de Haelen, et il nous indique la route qui y mène. Nous partons donc vers Loxbergen où l'on s'est battu la veille. Il y avait quatre kilomètres à parcourir entre des petites fermes incendiées dont quelques-unes brûlaient encore. Les pauvres paysans erraient dans les ruines à la recherche des débris qu'ils pourraient encore sauver. Mais presque tout était brûlé.

Il nous fut aisé de retrouver l'endroit où l'on s'était battu. Le sol était jonché de lances et d'armes, de havresacs, de sacoches, de trompettes, de casques et d'autres objets abandonnés après le combat. Quelques hommes du village les ramassaient déjà, mais il y en avait assez pour tout le monde, et nous avons ramassé quinze lances prussiennes, quelques casques et d'autres débris à rapporter en souvenir à nos amis de Bruxelles. On nous prenait pour des Anglais ; chacun rivalisait d'amabilité et nous laissait le premier choix dans les trophées. Pendant que nous étions là, un aéroplane allemand nous a survolés très bas, nous faisant tressaillir au crépitement de son moteur. Il nous examina attentivement, puis continua son chemin. Un peu

plus loin, des soldats belges firent feu sur lui, mais il ne parut pas s'inquiéter beaucoup de leur tir.

En considérant les ruines d'une ferme, nous pûmes reconstituer le combat. Les Allemands, venus du Sud, avaient occupé des fermes le long de la route. Les Belges, arrivant du Nord, avaient ouvert un feu de mitrailleuse sur ces maisons. Les murs étaient criblés de petits trous et les briques écornées par les balles. Alors les Belges avaient tiré à shrapnells pour incendier les maisons et forcer les Allemands à se découvrir. Ceux-ci avaient chargé à cheval dans des champs de betteraves et des prairies à moitié fauchées. Ils étaient arrivés à un chemin creux où ils tombèrent pêle-mêle sans pouvoir retenir leurs chevaux. On voyait la trace de leurs chutes et de leurs efforts désespérés pour atteindre l'autre côté ; le bord du remblai était tout piétiné et tout marqué par les sabots des chevaux. Ce chemin était jonché de lances, de selles, de sabres, etc. Par toute la plaine il y avait des tombes fraîches. Le temps avait manqué pour creuser des sépultures convenables. Il avait fallu faire par places des tranchées peu profondes d'une dizaine de mètres sur trois de large et l'on y avait enterré pêle-mêle les Allemands, les Belges et les chevaux. La terre avait été hâtivement rejetée sur eux, juste de quoi les protéger contre l'action du soleil. J'ai vu le bras d'un sergent allemand qui sortait du sol. On dit que trois mille hommes ont été tués ici, mais, à en

juger par les tombes, ce nombre me paraît exagéré. En tout cas, si l'on considère que cet engagement a été relativement peu important, on peut se faire une idée de ce que seront les futures rencontres prochaines et inévitables. En cet endroit les Allemands ont été nettement refoulés avec des pertes considérables, et les Belges restent les maîtres de la région.

Nous rassemblons nos trophées pour rentrer, car il est temps ; la route est longue et nous devons prévoir des retards.

Peu après Haelen, nous croisons des carabiniers cyclistes qui s'y rendent en hâte. Le commandant du détachement, qui nous interroge, paraît étonné de ce que nous n'ayons pas vu d'Allemands, car, dit-il, l'alarme a été donnée à Haelen et l'on y masse des forces importantes en prévision d'une attaque. Plus loin, nous avons croisé d'autres détachements d'infanterie et de cavalerie qui tous allaient occuper le village.

A la première barricade de Diest, les soldats se précipitent sur nous et enlèvent tous nos trophées de la voiture. Nous protestons énergiquement, mais personne ne parlait ni ne comprenait autre chose que le wallon. A la fin, pourtant, on dénicher un caporal qui avait quelques mots de français au fond de sa mémoire. On le décide à nous faire accompagner par un soldat jusqu'à la maison communale. Ce petit Wallon, rond comme un oeuf, lourdement chaussé et armé

jusqu'aux dents, grimpe avec joie dans l'auto, et nous partons. Il n'était jamais monté en auto et s'amusait comme un enfant. A force de lui détailler chaque mot, je parviens à avoir un semblant de conversation et, arrivés à la Grand'Place, nous sommes déjà une paire d'amis. Je lui emplis les poches de cigares et de chocolat et il ne demande plus qu'à plaider notre cause. A Louvain, les gens qui avaient découvert la nature de notre cargaison nous firent une petite ovation. A l'hôtel de ville, pendant que nous parlementions avec un officier, il fallut un cordon de soldats pour les maintenir à distance. Cet officier était un major, fort aimable et patient. Il nous expliqua qu'il y avait des ordres formels de ne pas laisser apporter à Bruxelles des objets de cette espèce. Il n'y a qu'à se soumettre et nous plaçons nos reliques, en tas devant l'hôtel de ville. Notre sort est commun à bien d'autres, car il y avait là des piles de trophées, de quoi rééquiper un régiment. Le major et un vieil aumônier compatissent à notre mauvaise fortune, mais leur commisération ne va pas jusqu'à enfreindre les ordres.

A l'approche de la nuit les postes de garde redoublaient de vigilance. Un peu au delà de Louvain, un petit Wallon surgit tout à coup de derrière un arbre à cent mètres de nous et nous barra la route d'un air très excité. Nous roulions vite. Il fallut bloquer les freins si brusquement que nos pneus sentirent le caoutchouc brûlé. Le petit

soldat nous déclare que nos papiers ne valent plus rien et qu'il faut le mot d'ordre ou, sans quoi, retourner à Louvain et y passer la nuit. Ceci fut dit en excellent wallon, que nous parvînmes à comprendre. Blount répliqua que nous ne pouvions pas connaître le mot, puisqu'il avait été changé. Mais il m'arrive parfois d'avoir de bonnes inspirations : je m'approche du petit homme et lui dis confidentiellement à l'oreille le mot du matin : « *Belgique* ». Avec un regard de triomphe, il lève la tête et riposte : « Non, Haelen ». Il tenait à faire voir à ces voyageurs, venus Dieu sait d'où, qu'il en savait plus long qu'eux, et ne se rendait même pas compte de son indiscretion. Nous voilà repartis sans tarder et, grâce au mot, nous arrivons à Tervueren sans difficultés.

Nous arrivons à la légation quelques minutes avant huit heures. Tous étaient inquiets. D'obligeantes personnes avaient raconté que si nous étions tombés entre les mains des Allemands ils nous auraient gardés en otages, comme l'évêque et le bourgmestre de Liège. Peut-être bien l'eussent-ils fait s'ils nous avaient pris, mais ils ne nous prirent pas.

Comme toujours, il y a eu du nouveau pendant mon absence. Dans l'après-midi le Gouvernement a décidé de se transporter à Anvers pour se mettre à l'abri dans l'« *enceinte* ». La Reine, les princes et quelques membres du Gouvernement sont partis la veille à huit heures. D'autres quitteront demain

matin. Presque tout le corps diplomatique est parti, lui aussi. Le ministre d'Espagne (**Note** : Villalobar) reste ici ; il nous soutiendra moralement.

Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 18 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

Legation in Belgium (1917).

<https://www.idesetautres.be/upload/19140818%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de ***Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative***, en l'occurrence ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles***. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : ***Adolphe MAX***. La première édition, de 1923, comportait 46

pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

en date du 18 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140818%20VIERSET%20MES%20SOUVENIRS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20EN%20BELGIQUE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas* ;

diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Pour la résistance des forts de **Liège**, lisez ce qu'en dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans **La Belgique violée** (éphémérides de l'invasion) en date du 18 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140818%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Ainsi ce qu'en dit Roberto J. **Payró** dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado (13) : las fortalezas belgas* » (Loncin / Liège) ; in **La Nación**; 30/11/1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20TOMA%20FUERTE%20LONCIN%20FORTALEZAS%20BELGAS%2013.zip>

Version française :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20PRISE%20DU%20FORT%20DE%20LONCIN%20FORTERESSES%20BELGES.pdf>